

Quatre artistes.

Quatre trajectoires issues de territoires différents.
Des techniques multiples, des langages singuliers.
Et pourtant, un même courant les traverse.

Un fil invisible circule d'une œuvre à l'autre, comme une sève lente. Le regard se déplace, se laisse porter, et les œuvres se répondent dans un dialogue silencieux. Il n'y a pas de discours imposé, seulement une écoute. Un souffle. Une respiration.

Peut-être même cet instant suspendu entre deux souffles — cet entre-deux où tout s'immobilise. Un espace hors du temps, infini, que les textes du Bhairava Tantra décrivent comme le lieu où réside la félicité : là où l'attention se dissout, où le mental s'arrête, où l'être se révèle.

L'exposition invite à une immersion. Les artistes ne représentent pas le monde : elles et ils s'y fondent. Leur regard est à la fois profondément engagé dans les réalités contemporaines et ouvert sur une dimension atemporelle.

Ici, la métaphore organique n'est pas un motif, mais un mode de pensée. Le vivant devient langage. Le corps, la nature, la mémoire, le mythe, le temps — tout circule, tout respire.

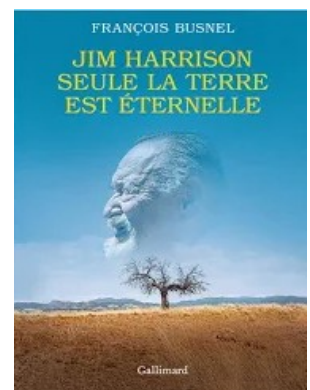
Victoria Alexandre

Les œuvres de Victoria Alexandre ouvrent des passages vers des mondes de silence. Subaquatiques ou aériens, ses paysages suspendus invitent à une écoute profonde — celle du vivant lorsque le bruit s'efface. Son regard est empreint de tendresse et d'émerveillement, presque comme un récit initiatique, et pourtant cette douceur révèle une conscience aiguë de la fragilité des écosystèmes et de leur équilibre précaire.

La nature y parle sans mots. Elle exprime un silence dense que seuls les océans, les cieux et les forêts savent porter — un silence qui nous relie à notre propre profondeur. Chaque toile devient alors un espace où le temps, le souffle et la lumière se rencontrent, où le mouvement et l'immobilité coexistent, comme dans un rythme organique que l'on respire plutôt que l'on contemple.

Victoria nous relie au monde naturel avec émerveillement et poésie, rappelant la beauté et la vulnérabilité des milieux que la littérature a parfois immortalisés : Jack London et la souveraineté de l'Alaska, Jim Harrison et ses paysages sauvages et apaisés, George Sand et sa relation intime à la terre, aux jardins et aux oiseaux.

Son travail transforme le regard : il nous rappelle que la fragilité des écosystèmes ne concerne pas seulement la nature, mais l'humanité tout entière. Ici, la métaphore organique devient tangible : le vivant circule, respire et se transforme à travers les couleurs, les formes et la lumière, comme une énergie invisible qui relie toutes choses.



Jim Harrison. 2022,
Seule la terre est éternelle

À travers cette poésie visuelle, une question demeure ouverte : comment préserver ce qui nous fonde ? Comment protéger le vivant dont dépend l'avenir de l'humanité ?

Béatrice Machet

La peinture de Béatrice Machet est un lieu de passage. Le temps y glisse comme une matière fluide, se dépose, se transforme, se superpose. Chaque toile devient un espace où le temps n'est plus seulement vécu, mais ressenti et palpé, comme une présence tangible.

Elle a réalisé plusieurs séries à l'encre de Chine sur le motif des fleurs. Elle a toujours peint des fleurs : chacune porte une charge symbolique et affective, un choix qui ne doit rien au hasard. Inspirée notamment par *La Rose de personne* de Paul Celan, son œuvre explore l'impermanence, la mémoire et le deuil. La rose n'y est jamais décorative : elle devient métaphore du vivant, fragile, traversée par l'oubli et la persistance.

L'autre médium utilisé — gouache puis acrylique, relevant d'un travail proche de l'abstraction — permet une recherche de la transparence et de la lumière. La peinture glisse sur la surface, se fond et se superpose, comme le temps lui-même qui s'écoule et laisse des traces.



Niyaz Najafov, Untitled - series Flowers, 2018 @ jensengallery no ones rose

Un parfum semble flotter — à peine perceptible — présence éphémère et pourtant enveloppante. Les fleurs deviennent trace, souvenir, tentative de retenir ce qui déjà s'échappe. Peindre, ici, n'est pas fixer. C'est accepter le mouvement. C'est accompagner ce qui passe. C'est faire du temps une matière sensible, une danse où mémoire, beauté et fragilité se rencontrent.

Michal Vittals

Les figures de Michal Vittals habitent un espace intérieur. Nous les rencontrons sans jamais les saisir entièrement, comme si une distance subtile persistait entre leur présence et notre regard.

Les corps sont là, ancrés, mais absorbés ailleurs. Endormis, rêveurs ou plongés dans une réflexion silencieuse, ils occupent l'espace hors du temps et de toute géographie identifiable. Le lieu devient mental, presque méditatif — un territoire intérieur projeté sur la surface de la toile.

La couleur joue un rôle fondamental. Elle structure l'espace autant qu'elle façonne l'émotion. Les aplats chromatiques, francs et assumés, dialoguent avec les figures dans un équilibre délicat. Cette approche évoque la liberté colorée de Matisse, pour qui la couleur n'était pas descriptive mais émotionnelle, un moyen d'exprimer une intensité intérieure plutôt qu'une réalité visible.

On retrouve également David Hockney, notamment dans la manière dont les espaces sont simplifiés, presque scénographiés, et dans cette tension entre intimité et mise à distance. Les intérieurs deviennent des lieux de projection, des cadres ouverts sur une expérience subjective du temps et du regard.

Les figures suspendues de Michal Vittals font aussi écho à l'univers d'Edward Hopper — non pas par la narration, mais par la sensation d'attente, de silence et de solitude habitée. Comme chez Hopper, le temps semble ralenti, étiré, chargé d'une densité invisible. Cependant, là où Hopper enferme souvent ses figures dans une mélancolie urbaine, Michal Vittals ouvre un espace plus lumineux, plus poreux.



Edward Hopper, 1957, Western Motel

Les corps respirent avec les couleurs, et les fonds minimalistes deviennent des champs de résonance émotionnelle.

Ils ne racontent pas d'histoire précise. Ils sont présence : des êtres situés dans un entre-deux, à la frontière du rêve, de la mémoire et de l'introspection, tandis que leurs formes et les couleurs respirent ensemble, tout en équilibre, retenue et présence.

Suki Valentine

Le travail de Suki Valentine se déploie dans une zone de friction et de métamorphose. Iels explorent l'identité comme un territoire instable, en perpétuel mouvement, traversé par le mythe, la fragilité, le macabre, mais aussi par les violences latentes et les tensions de nos sociétés contemporaines. Rien n'y est figé : tout se transforme, se fissure, se recompose.

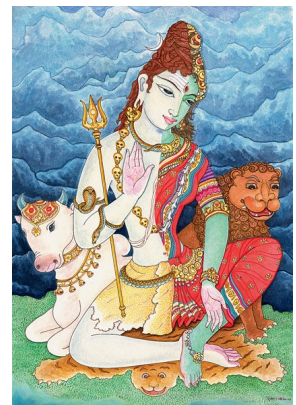
Avec *Dragon Lady*, Suki fait émerger une figure liminale — une entité indocile, en devenir, qui échappe aux catégories établies et déborde les cadres normatifs. Ni masculine ni féminine, ou peut-être les deux à la fois, mais autrement, cette présence incarne une matrice créative pensée non comme une origine genrée, mais comme un champ d'énergie active : un espace de puissance où les formes se génèrent, se contaminent et se transforment.

Les archétypes anciens sont convoqués, puis déplacés, fissurés, réinventés au sein d'un imaginaire contemporain troublant et émancipateur. La figure hybride agit comme un miroir tendu à notre monde : elle reflète nos contradictions, nos peurs, nos zones d'ombre, mais aussi nos désirs de transgression, de dépassement et de liberté. Elle ne cherche pas à rassurer, mais à ouvrir — à créer un passage.

Dans les traditions anciennes de l'hindouisme, la figure d'Ardhanarishvara apparaît comme une manifestation de l'absolu, là où les polarités cessent d'être opposées pour devenir indissociables. Le divin y dépasse les catégories humaines, abolissant les dualités au profit d'une unité vibrante.

Dans cet espace symbolique, le masculin et le féminin ne sont plus des identités fixes, mais des forces en circulation, des flux complémentaires au sein d'un même souffle.

L'œuvre de Suki Valentine s'inscrit pleinement dans cet espace de résonance : un lieu où l'identité devient mouvement, où la création est un acte de traversée, et où la métaphore organique révèle un vivant multiple, indiscipliné, profondément libre.



Ardhanarishvara-Painting
L'Union cosmique des polarités

Organic Metaphors – Ars Naturae est une invitation à ralentir.
À écouter ce qui circule entre les formes, les corps, les silences.
Un espace où l'art devient respiration, mémoire et transformation.
Un lieu où le vivant, dans sa fragilité et sa puissance, nous rappelle que tout est lié.

Organic Metaphors – Ars Naturae: *Reflections by Helen Margaret Giovanello*

Four artists.

Four journeys, emerging from different landscapes.
Diverse techniques, singular languages.
And yet, a single current flows.

An invisible thread moves from one work to the next, like sap rising slowly through a tree. The gaze drifts, carried along, and the works respond to each other in a quiet, wordless dialogue. There is no imposed meaning here, only listening. A breath. A pause.

Perhaps even the suspended moment between two breaths — that in-between where everything seems to hold still. A timeless space, infinite, which the texts of the *Bhairava Tantra* describe as the dwelling of bliss: where attention dissolves, the mind rests, and the self reveals itself.

This exhibition invites immersion.

The artists do not depict the world; they merge with it.
Their gaze is both deeply rooted in contemporary reality and open to the eternal.

Here, the organic metaphor is not decoration, but a mode of thought.
Life itself becomes language.
The body, nature, memory, myth, time — all circulate, all breathe.

Victoria Alexandre

Victoria Alexandre's works open doorways to worlds of silence.

Submerged or airborne, her suspended landscapes call for deep listening — the kind that comes when noise fades and life itself speaks. Her gaze is tender, full of wonder, almost like an initiatory tale. Yet beneath that softness lies a sharp awareness of the fragility of ecosystems, of balance hanging by a thread.

Nature speaks without words here. It expresses a dense, profound silence known only to oceans, skies, and forests — a silence that connects us to our own depths. Each canvas becomes a space where time, breath, and light converge; where movement and stillness coexist, following an organic rhythm that we breathe rather than merely observe.

Victoria reconnects us to the natural world with awe and poetry, reminding us of its beauty and vulnerability — landscapes immortalized in literature: Jack London's Alaska, Jim Harrison's wild serenity, George Sand's intimate communion with the land, gardens, and birds.



George, 1804-1876 sand militant des arbres, sauveuse de fontainebleau

Her work transforms perception. It reminds us that the fragility of ecosystems touches not only nature but humanity itself. Here, the organic metaphor becomes tangible: life circulates, breathes, and transforms through color, form, and light — an invisible energy linking all things.

Through this visual poetry, a question quietly lingers: how do we protect what sustains us?
How do we safeguard the living upon which humanity depends?

Béatrice Machet

Béatrice Machet's painting is a threshold.

Time flows like a liquid, settling, layering, transforming. Each canvas becomes a space where time is not just lived, but felt — touched, almost tangible.

She has long explored flowers in Chinese ink, gouache, and acrylic. Each blossom carries a symbolic and emotional weight, deliberate and precise. Inspired by Paul Celan's *The Rose of No One*, her work reflects impermanence, memory, and mourning. The rose is never decorative; it becomes a fragile metaphor for life itself, touched by both forgetting and persistence.

Through abstraction and the play of transparency and light, paint glides, merges, and layers, echoing the flow of time and its traces.

A scent seems to linger — almost imperceptible, ephemeral yet enveloping. The flowers become traces, memories, attempts to hold onto what slips away. To paint is not to fix; it is to accompany the movement, to make time itself a living, sensitive matter — a dance where memory, beauty, and fragility converge.



Sofie Muller CELAN PAINTING, 2023
Blood, Smoke and Pigments
@ jensengallery -no-ones-rose

Michal Vittals

Michal Vittals' figures inhabit inner landscapes.

We meet them without fully grasping them, as if a subtle distance always remains between their presence and our gaze.

The bodies are grounded yet absorbed elsewhere. Asleep, dreaming, or silently reflecting, they inhabit spaces beyond time and geography. The canvas becomes a mental, meditative terrain — an interior world projected outward.

Color structures space and shapes emotion. Bold, clear fields of color converse with the figures, in a delicate equilibrium. This evokes Matisse's liberated use of color: expressive, emotional, inward-facing rather than descriptive.

There are echoes of Hockney in the simplified, staged interiors, and a tension between intimacy and distance. The figures, suspended, recall Edward Hopper — not through narrative, but in the quiet sense of waiting, stillness, and inhabited solitude. Unlike Hopper's urban melancholy, Vittals' spaces are luminous, porous. The bodies breathe with color, and minimalist backgrounds resonate emotionally.

They tell no story. They are presence — beings poised in an in-between, at the border of dream, memory, and introspection. Form and color breathe together, balanced, restrained, alive.



Edward Hopper's Cape Cod Morning, 1950.

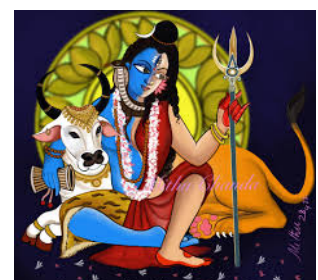
Suki Valentine

Suki Valentine works in a space of friction and transformation.

They explore identity as a fluid, unstable territory, perpetually in motion, threaded with myth, fragility, darkness, and the tensions of contemporary life. Nothing is fixed; all shifts, fractures, and recomposes.

In *Dragon Lady*, a liminal figure emerges — untamed, in flux, defying categories. Neither male nor female, or perhaps both, it embodies a creative matrix: a space of generative energy where forms arise, merge, and transform.

Ancient archetypes are invoked, fractured, reimagined in a contemporary, provocative, and liberating vision. The hybrid figure mirrors our world — our contradictions, fears, shadows, and desire



Shakti, la force créatrice primordiale

for transgression, freedom, and transformation. It does not comfort; it opens, it creates passage.

In Hindu tradition, Ardhanarishvara embodies the absolute, where polarities unite and dualities dissolve. Masculine and feminine become circulating forces, complementary flows within a single breath.

Valentine's work inhabits this resonance: identity as movement, creation as passage, and the organic metaphor as living, multiple, untamed, profoundly free.

Organic Metaphors – Ars Naturae invites us to slow down.

To listen to what flows between forms, bodies, and silences.

To inhabit a space where art becomes breath, memory, and transformation.

A space where the living — fragile, powerful — reminds us that all is connected.